

Matterhorn : un hommage au Valais ⁽¹⁾

Joseph Peyré a toujours aimé la grandeur. Il a toujours excellé à dérouler le drame de ses personnages d'âme et de chair dans un site, à le baigner dans une atmosphère qui soulignent leur habituel héroïsme en soulignant la naturelle chétivité de leur humaine condition. Car c'est aux prises avec des éléments disproportionnés à ses forces et à sa taille que l'homme donne la mesure de lui-même, et apparaît grand. C'étaient jusqu'ici le soleil, le désert, le sable et les rochers implacables buvant un sang vermeil. C'est aujourd'hui le désert montagnard et les souveraines altitudes glacées, « le silence céleste », où s'étouffe le cri que personne n'entendra.

Après avoir pris sa course magnifique dans l'Afrique du Nord, y avoir suivi « l'escadron blanc » et vu flotter « l'étendard vert » Peyré, dans sa quête cornélienne, a passé les colonnes d'Hercule, touché le « roc Gibraltar », s'est grisé de sang et de lumières aux arènes d'Espagne, a vu « l'homme de choc » vivre, souffrir et mourir dans la tourmente civile.

Du roc de Gibraltar, de ce « Matterhorn de la mer », comme il l'a nommé lui-même, son chemin ne devait-il pas le conduire dans la vallée rocheuse et silencieuse, à notre Matterhorn au redressement terminal de « lion de mer qui attend sa proie », — à son « Matterhorn » ? Manifestement, « ce nom sombre et qui semble porter le souffle de la Paroi Nord, de l'abîme des morts », ces dures et héroïques sonorités, cette dure et héroïque montagne, le fascinent, l'exaltent. Il n'a pu résister à leur appel. Il ne peut résister à l'appel de la grandeur. Réjouissons-nous puisqu'il nous a compris, et puisque, loin d'être inégal à cette grandeur, il l'a magistralement saisie, notée, orchestrée, et en jette au monde un digne et durable témoignage. Puisse une fois encore le Matterhorn, entré dans l'histoire de la vie littéraire comme il est entré dans celle de la vie alpine, émouvoir et faire rêver le monde, et le conquérir.

Mais qui m'eût dit, ce soir du « prix Goncourt » de 1935 où j'entendis pour la première fois Peyré, lauréat heureux, parler, sur les

¹ Joseph Peyré : *Matterhorn*, un volume, Grasset éditeur, Paris 1939.

ondes, à propos de « Sang et lumières », de son ami Riccardo, le toréador, de la vie ardente et périlleuse des arènes, qu'il me parlerait un jour aussi bien, et d'une voix intime m'allant droit au cœur, de la vie, aussi héroïque et plus grande encore dans la simplicité et dans la dignité de la solitude, de notre frère Jos-Mari le guide, du cercle enchanté de ma vallée, de « mon » Matterhorn ? En effet, je ne sais si c'est parce que toute ma race, parce que tous les miens ont, pendant des siècles, vécu dans l'ombre de la prodigieuse pyramide, parce qu'un homme de mon nom en fut la victime (un autre est tombé au Rimpfischhorn, un autre au Mont Rose), et parce que je ne travaille moi-même encore que sous son image — cet extraordinaire symbole de l'élan, de l'effort incessant, dans le vide d'alentour et dans la sérénité, pour atteindre le plus haut point du ciel en puisant sa force aux plus profondes racines de sa terre, — mais il me semble que ce livre est, parmi ceux de Peyré, l'un des plus beaux, des plus riches, et des plus attachants. Il se lit avec passion.

C'est d'abord un hymne à ce pays robuste, à cette montagne sainte, « le plus noble écueil de l'Europe », selon Ruskin :

« Le Matterhorn qui, par-dessus la forêt de mélèzes et d'aroles, l'herbe de l'alpe et les labours gris des glaciers, les avait suivis à distance, surgissant de tant de sites, de tant de lacs jaloux de le capter et d'en garder l'image, la stèle vertigineuse qui commande à la vie et à l'amour des hommes, et aux mouvements des troupeaux, pesait maintenant sur leurs fronts. Le Lac Noir en possédait l'ombre. Noire sur le champ éblouissant du couchant, avec sa pureté de gemme froide des soirs de gel où les pierres elles-mêmes se suspendent, saisies, et respectent son silence de nef, la Montagne sacrée, dépouillée de la présence humaine, redevenait le temple de la nuit. Car les cordées attachées tout le jour à son flanc, et qu'elle avait voulu souffrir dans la patience, étaient redescendues, retombées autour d'elle comme poussière. — Combien étaient-ils, à la même heure, dans les prairies de l'alpe, sur les sentiers, dans les chalets, à regarder le grand menhir sur sa plage de feu ? Aucune cime n'oriente pareille multitude de visages, aucune n'inspire pareille somme de désir et de rêverie. »

Et le poète, comme un créateur faisant tourner son œuvre dans sa main, poursuit sa contemplation à toute heure du jour et des saisons ; de l'aube à la nuit, il regarde reposer ou trembler le géant minéral dans sa carapace de glace et dans sa noire armure estivale ; il le voit « régnant dans une gloire de lac bleu », sous les rayons d'un soleil qui fait joyeusement chanter les « Bergfinkel », ou grondant, terrible dans sa colère, parmi les corbeaux de l'ouragan et les cris des orages :

« Il se tendait sur ses quatre arêtes comme un supplicié sous les cordes de la roue, ou comme une tente, un navire désespéré tirant sur ses amarres dans la tempête. Il se raidissait, se dressait, et crevait le ciel, se perdant dans la mer des nuées, puis, sa convulsion apaisée, ruisselant, il se penchait sur sa vallée, et laissait autour de lui ses vagues se calmer, et la terre trembler dans la crainte d'une autre colère. »

C'est ainsi un véritable chant sacré que Peyré célèbre, une stèle qu'il élève lui-même au dieu muet qui domine et « possède la vallée », au dieu tour à tour sombre et radieux, qui vit, d'une vie propre, sourde et mystérieuse, et profonde. L'impression en est soulignée, jusqu'à l'hallucination, par l'invention saisissante du « visionnaire », « au visage émacié de Christ aux épines », de Davidsen, le « fou de l'Alpenrose », qui sonde les abîmes à la recherche des disparus, qui cherche encore les membres épars et sans sépulture du petit Lord Douglas (et, secrètement, d'un fils très cher) :

« Le Matterhorn a été profané. Profané sur ses quatre arêtes. Profané sur ses quatre faces. Ecartelé, cloué à sa croix comme un martyr ! Il a été livré aux hommes, enchaîné. Mais il a foudroyé ses chaînes. Il les a fondues comme des fils. Et il a tué ! Il s'est vengé. Il les a châtiés, ses profanateurs ! Les premiers, le jour même de sa défaite, Croz, Douglas, Hadow et Hudson. Et puis les autres ! Même ceux qui ont cru le fuir, et qu'il a rattrapés au bout du monde, les Whymper, les Mummery, les Pellissier, les Schmid. Il les a poursuivis jusqu'au Caucase et à l'Himalaya. Car aucun horizon n'échappe à son pouvoir !... Au lieu de l'offenser, nous aurions dû l'aimer, l'adorer comme faisaient nos pères, qui tremblaient d'un saint émoi au seul contact de son ombre, et les poètes d'avant la profanation. Nous aurions dû rester à ses pieds, révéler ses rochers, ses oiseaux et ses neiges... »

On sent palpiter tout au long de ces pages une sorte de tendresse, de crainte pieuse et de « dévotion », nées « d'un long commerce pathétique » avec « la montagne protectrice de Zermatt, son autre Dieu inconfessé », dont la « présence réelle » est toujours sensible, immense et proche, « même à ces heures de nuit où elle ne se trahit que par l'éclipse de quelques étoiles ».

Mais, à côté du culte ainsi rendu au dieu, j'aime l'hommage rendu à ses lévites. S'il chante en termes si beaux « la Montagne qui a fait la race héroïque des guides », Peyré ne dit pas moins bien cette race elle-même et ses traditions, ces hommes et leur tranquille héroïsme :

« Tous de la grande race, haute et large d'épaules, de l'abattage des bûcherons qui avaient conquis le Matterhorn, et les autres cimes de leur ciel. Les anciens restaient fidèles à l'humble vêtement de milaine, à la moustache franque,

et au feutre des temps passés. Masques striés comme noix sèches, ossatures énormes, corps tendineux et noués, ils étaient faits pour la patience, voûtés par le portage, ramassés pour grimper, pour crocher dans la glace et le roc de leurs pattes griffues, sclérosées par la pierre et le gel, et pour hisser les lourds poids morts. Les jeunes, d'un tout autre modèle, avaient adopté les knickers anglais, la mode des visages glabres, des cheveux nus, ou celle du feutre tyrolien. Silhouettes dégagées de l'épaisseur ligneuse, jets élançés du bois rustique, ils avaient été afflinés, assouplis par le ressort et les vitesses élastiques de la neige... Mais, vieux ou jeunes, sous le long pantalon tombant ou les bas à carreaux, ils cachaient les mêmes jambes fortes, capables de s'arc-bouter des heures sur les prises, ou de tenir le long des pistes de ski de descente, avec leurs bosses et leurs sursauts à casser les genoux. Vieux ou jeunes, ils étaient du même grain, et leurs mains, enfouies au fond des poches des knickers, ou nouées derrière le dos, à la façon paysanne, portaient le cal du piolet, du rocher, de la corde, les stigmates de leur métier : la charge d'âmes à assurer vers les sommets. »

Certes, cette charge va diminuant, cette cargaison échappe de plus en plus aux forts pilotes faits pour la conduire à bon port, « jusqu'au sommet, le cap le plus vertigineux de notre terre, le lieu convoité, exaltant, où les grimpeurs s'embrassent ou se serrent les mains ». On le sait bien, oui, il faut l'avouer, la grande époque est révolue, l'épopée est écrite, le Cervin est « fini », fait et archi-fait, « défait, vaincu dans tous ses plis », il n'y a plus ni lauriers ni argent à y trouver. Le sacerdoce n'est plus qu'un mauvais métier. Ce sont aujourd'hui les longues stations oisives à la gare, sur la place ou devant les hôtels, la « chasse au client », la plaie des « sans guides », les « palabres de chômeurs », souvent la corvée, le client de hasard et presque anonyme, qu'on rejoint le plus tard possible au Belvédère, dans la cohue, en maudissant « la sacrée vie », en ne pensant « qu'à faire rapidement la course pour en finir plus tôt ». Où sont les grands noms, où sont les grandes amitiés et les grandes aventures de jadis ? Et pourtant, l'âme n'a pas changé. L'esprit ne cesse de souffler. Un esprit qu'ont forgé les siècles ne disparaît pas en un jour. Il suffit qu'apparaissent la nécessité, le péril, le devoir, pour que chacun se révèle égal à lui-même en même temps qu'à sa race, et lui fasse honneur. Le sens de *l'honneur*, lui aussi, a sa pérennité. Toujours on risquera sa vie, toujours on sera « parés à bondir, comme les hommes des canots », au premier appel, sans un mot et sans une hésitation, pour rien, pour le devoir et pour cet honneur, dans la caravane de secours, dans le triste cortège des « sauveteurs de morts ». Toujours il suffira d'un seul doute émis, d'une simple allusion au « rago de la corde coupée »¹, pour que la magnifique flamme de l'orgueil

¹ Voir la note finale.

et de la solidarité s'affirme, de même qu'un sourire insultant pour une pratique religieuse même devenue un peu machinale et indifférente, soude, d'un seul coup, tous les croyants dans un même sursaut, dans une même *foi*. Tous, si honnêtes, si droits, si sympathiques (le seul qui le soit moins, le jeune guide et professeur de ski pour « stars », au costume de cinéma et aux cheveux gominés, se sent ici dépaysé, à peine toléré, et doit émigrer vers les lieux luxueux tombés en proie aux « snobs »), même l'aigri, le malade, le sans-travail, on les sent brûler encore et malgré tout de cette foi, de sa fierté. Toujours demeurera comme un type éternel, et pour eux comme un exemple, même s'ils raillent les grands mots sur la « mission du guide », l'image de cet Aloys, soutenant toute une nuit, à bout de corde et jusqu'à l'épuisement, le corps d'un client mort d'une embolie, tournant inerte et battant mollement la paroi au-dessous de lui : « N'importe quel guide de montagne aurait agi ainsi ». Ce n'est pas en vain que passe devant les yeux la geste, ou le martyrologe, depuis le drame de 1865, de tous ces hommes de la vallée, les Burgener, les Taugwalder, Biner, Pollinger, les Joseph Brantschen et Aloys Graven dont on put voir, sur l'abîme, « passer les corps », « arrachés de l'arête comme une pierraille », happés soudain par « le souffle monstrueux », par « l'haleine de la Paroi noire et de ses étendues de glace ».

De cette race immortelle des guides de Zermatt, qui voulaient que leur montagne fût « belle comme Dieu, et, comme lui, digne d'amour » ; de ces « hommes libres » qui ne se sentaient pas abaissés de cueillir pour leur client la fleur de leur montagne, qu'ils lui nommaient et lui remettaient en souvenir, et que les nobles étrangers de jadis pouvaient « emmener aux quatre coins du monde, sans jamais risquer d'avoir à en rougir » ; de cette race ayant « la patience des arbres », la force et la fidélité des pierres ; de sa valeur, de ses traditions et de sa noblesse, Peyré donne une illustration vivante, au raccourci et au relief de médaille, dans les deux Tannenwalder : Le père, qui a connu l'âge d'or, les fameux voyageurs et les beaux contrats, le voyage au bout du monde avec la « princesse Irina », infirme depuis le jour « où il s'était arraché les muscles de l'épaule en tâchant d'enrayer, de son piolet fiché dans la glace, le glissement de sa cordée », retenue à l'ultime seconde au bord du gouffre, et qui désormais n'a plus qu'à pester contre « cette damnée épaule, pire que celle du Matterhorn », en faisant les foins de son bras valide. Son fils cadet — le dernier des Tannenwalder depuis que son frère était tombé à la Dent Blanche, — Joseph-Marie, le grand, le pacifique et le fort :

« Rendu à son métier, à sa simplicité, rappelé à la condition essentielle du guide, il agissait comme les siens le lui avaient montré. Le guide dans la tempête de neige n'écoute pas la supplication de l'épuisé de le laisser. Il le ramène. Contre les malentendus, les pensées obscures, les imaginations d'une femme, d'un Davidsen, des autres, Jos-Mari avait été déjà, dans la modestie de ses pouvoirs, la calme lumière, le secours, le héros qui ne voit ni ombres, ni fantômes, qui accepte et craint la Montagne selon sa loi, et sans terreurs surnaturelles. Le mauvais temps du Matterhorn crevait sur lui, et sur celle dont il avait charge. Il se battait pour elle. Tout entier à l'héroïque, au sourd devoir du guide, qui lui avait été enseigné et qu'il transmettrait — là, plus d'hésitation ni de doute : « sauveteurs, sauveteurs de vivants », — Jos-Mari livrait donc son combat, défendant Kate pied à pied, la ramenant au prix du cœur, au prix du sang, vers les terres de salut... Ni la neige, ni la tourmente, ni les éclairs, ni le vent terrifiant sifflant comme une sirène de bouée à un paroxysme de détresse, ni les avalanches de grêle et d'eau des cheminées, ni les prises disparues sous le verglas, ni la menace de la nuit n'empêcheraient Jos-Mari de descendre et de ramener Kate. Descendre tout ce qu'on peut, tout ce qu'on peut, loi du guide. Gagner sur la poursuite de la neige, du gel qui raidit les vêtements mouillés, et, déjà, fabriquer ses planches, du froid qui cherche les parcours, les sources cachées de la vie. Au cours de sa lutte pour le corps épuisé, abandonné par ses esprits et pesant d'un poids inconnu, qu'il avait accepté des mains de Dieu et des hommes, Jos-Mari, à l'approche de la dernière obscurité, se soutenait lui-même avec les mots à haute voix qu'il prononçait : « Nous arrivons à la Solway... vous vous couchez, Kate, nous ferons du feu... Nous sommes tout près... » Puis il ajoutait, car Kate ne paraissait plus l'entendre : « Je suis le fils des Tannenwalder... de Peter... le fils des grands Tannenwalder... » Était-ce, chez lui aussi la confusion, l'égarement de la tempête ? Mais non, puisqu'il y voyait malgré la brume de neige, puisqu'il savait bien qu'ils n'arriveraient pas à la Solway, qu'il était trop tard »...

Ce livre est aussi un roman d'une pure et haute qualité. Il ne pouvait être que tel à ces altitudes morales et dans la grâce sanctifiante de l'effort et de la souffrance. On vient d'y être mêlé, d'y être transporté comme en plein ciel. C'est le roman du guide, d'une virile et presque fraternelle affection — qui d'ailleurs ne s'avouera même pas. C'est un roman qui ne s'ébauche même pas — et pourtant le plus émouvant des romans. Un dévouement qui peut-être ignore sa vraie nature et la raison de sa profondeur — et jusqu'à sa profondeur. Un simple soupir, au plus haut point où il semble que le destin se suspende, retienne son souffle dans une solitude heureuse, dans un ciel d'automne d'une limpidité suprême, cherchant à se fixer : « Ce bonheur aurait pu durer »... Le tact est égal chez ce grand montagnard, fier et droit comme le sapin dont est tiré son nom, et chez la mince et douloureuse Kate Bergen, dont l'âme a le diamant de son vœu, et qui jusqu'au risque de la mort s'obstine à monter le calvaire de pierre et de glace pour aller déposer ce vœu désolé devant la croix du Cervin, pour lui « mendier un pardon, une grâce ignorée ».

Tout naturellement cette faiblesse s'appuie à cette force, la fléchit tandis qu'elle puise son secours en elle. C'est très simple et très grand, chaste comme un tourbillon de fleurs de givre, et chaud comme la flamme claire du haut refuge. Rien n'est dit, tout est indiqué, tout est suggéré avec une délicatesse, avec un art accompli. La douce et muette camaraderie confiante se tisse, se noue dans des rêts imperceptibles comme les fils de la Vierge sur les prairies matinales. C'est la solitude qui « commence de créer entre eux sa communion », la marche qui force la juvénile promeneuse à « s'accorder à la cadence de l'ombre du guide », le lien de l'encordement passé aux hanches frêles et ne faisant d'eux « plus qu'un seul corps fondu dans le même mouvement et le même effort ». C'est la découverte, dans le rocher, entre ciel et terre, du « royaume sans âge », où s'accomplit « le miracle du guide » : « Kate était enlevée à la terre, matériellement, comme les âmes que les anges ravissent sur leurs ailes au flanc des cathédrales »... Ce sont les « heures de grâce » à la cabane solitaire, accrochée au Matterhorn s'éclairant sur les abîmes bleus du ciel, la silencieuse vigile dans la nuit où, sous la lune éclatante et froide, la montagne, en proie à son éternelle ruine, craque sous le gel : « Puis la nuit pure commença, veillée par une tendresse candide... »

Ce sont des pages d'une justesse, d'une émotion, d'une discrétion, et aussi d'une plénitude admirables, qu'il faut se faire violence pour ne pas citer toutes. Rien ne les dépasse. Rien, sinon peut-être celles de l'ascension, où succède au souffle égal de la poitrine heureuse le halètement du drame, quand la sérénité soudain quittée fait place au choc physique, à « l'oppressante découverte » de « la Paroi et de son épouvante », qui seule lui est commensurable : « La paroi Nord dévalait dans une profondeur abismale. » Mais il faut lire, il faut lire la conquête âpre du sommet, la lutte terrible dans la tempête et dans les tourbillons de neige et de grêle de la descente, la chute de la frêle fillette appelant la mort, devant l'anfractuosité où les hommes de Zermatt ont fixé un crucifix. La vision est inoubliable de ces deux naufragés blancs, de cette enfant déjà couverte d'un linceul et que, « de son trou, le Christ regarde comme un nocturne », cependant que Jos-Mari, l'« ange bûcheron », l'« ange des neiges », fier athlète aux cheveux indomptés, au cœur plus haut que l'adversité, lutte contre les éléments et la mort, faisant irrésistiblement songer, dans les aveugles tourbillons glacés, à « l'archange », au grand Mermoz défiant les orages et la pluie des cordillères et des océans, arrachant ses compagnons à l'anéantissement dans l'horreur brûlante du Pot-au-noir.

Puis tout s'apaise et se ferme, après la pure et glaciale accolade que seuls les anges auront vue, après les limbes du bivouac où « la rapace nuit de la neige noire » les coucha, lui et sa morte ; tout se résout sans un mot, sans une petitesse et sans un espoir, « dans la virginité du silence », sans autre lien, sans autre signe que celui du chien fidèle qui, sur le quai banal du départ, court des mains disparaissantes de l'une — rentrant à sa solitude orpheline près d'un homme sans amour — aux genoux de l'autre, qui reste, et pour qui tout est désormais différent si rien n'est changé. Et voilà pourquoi ce roman est aussi celui de l'ascension, non seulement dans son sens réel et matériel, mais de l'ascension morale, de la double victoire sur un cœur de chair non moins que sur un colosse de pierre. C'est le roman de l'élévation extrême, du dépassement de soi-même, par l'effort, le dépouillement, le renoncement et l'oubli de soi-même. On entend malgré soi, en fermant ce livre rustique, comme un écho étouffé, combien digne dans sa réserve, de l'immortel « *invitus dimisit* » :

« Le train disparut sous le tunnel. Jos-Mari se retourna sous la pluie, plus seul que le soir de son enfance où son frère Peter l'avait perdu dans le brouillard du Valpelline. Il y avait pourtant le père, et Wielanda, à Findelen. Et les travaux d'automne à faire avant la venue du roffel, le vent triste qui poudre de blanc les chalets : le bois à scier, les bêtes à descendre. Et la foire d'octobre à Stalden, qui approchait. — Et le Matterhorn demeurerait... »

Oui, le Matterhorn demeure, et nous ne l'oublierons plus, tel qu'il nous est montré là, s'érigeant « dans un effort monstrueux et vain pour se dégager de ses assises et atteindre un ciel (inaccessible), dans cet élan brisé qui lui prête son mouvement poignant de bête redressée, vaincue et ressaisie par l'immobilité des pierres », et toujours pourtant « poursuivant sa montée verticale, inhumaine ». Le Matterhorn demeure, non seulement symbole et condition de grandeur, mais qui l'enseigne à ceux qui vivent près de lui, y contraint ceux qui veulent se mesurer à lui, reconforte ceux qu'il oblige à le vaincre, console ceux qu'il tient prisonniers. Le Matterhorn demeure qui, de sa hauteur, en apparence peut-être seulement impassible, a vu tant de drames accrochés à ses flancs ou dénoués, comme ici, à ses pieds, et qui, de sa nuée, génie bienveillant et amical malgré tout, continue à regarder vers ces pentes, vers ce village, vers ces gens « soumis à sa loi », à leur sourire et à les protéger.

Ces pentes, ce village et ces gens apparaissent, dans ce livre, avec un parfum d'herbier, un coloris d'album, une fidélité de document : peu de voyageurs, venus des bornes du monde, en auront rapporté de meil-

leurs. C'est ce qui fait pour nous son prix plus pur encore. Son auteur — talent à part, devant lequel on s'incline, — mérite le respect pour le respect même qu'il y a mis, pour le caractère de sincérité, d'authenticité qu'il a su lui conférer. Il a su vraiment découvrir et saisir ce monde fermé dans son originalité et dans sa vérité, le montrer sous son jour, dans sa vie et ses travaux, dans ses paroles dont il est avare, et ses sentiments dont il a la pudeur. Il a su éviter d'y mêler rien de banal, d'impur et de conventionnel. On demeure ému et reconnaissant d'un tel effort pour atteindre l'âme, étonné d'une telle réussite à y atteindre, de la part d'un passant, réduit à ses croquis pris de la terrasse d'un hôtel ou du banc d'une cabane, aux sèches notes tirées d'un guide, à une conversation sur la place, à une méditation sur le petit cimetière du village. Une telle acuité de l'observation, un tel pouvoir de la sympathie, un tel emploi de l'intelligence ravissent. La conscience professionnelle de l'écrivain, on se plaît à l'égaliser à celle du guide qu'il célèbre. On avait toujours eu, devant les ouvrages de Peyré, cette espèce de sécurité de la certitude, cette impression de « chose vécue » et vivante, cette joie indéfinissable et certaine du « travail bien fait ». On est heureux d'en contrôler la justesse sur des données familières, où l'on aurait pu cent fois le prendre en défaut. Quelques très légères touches à peine, — un mot (« le trail », « tu débraies »), une image (la jeune fille apparue, vers Martigny, dans l'allée de peupliers « d'un parc de château »), qui sentent plutôt un peu leur Billancourt ou leur Ile-de-France, — décèlent, pour l'autochtone averti et jaloux, « l'étranger » (comme disent les Valaisans), indiquent la transplantation. Mais, dans l'ensemble, un auteur de chez nous n'eût pas vu avec d'autres yeux, senti avec un autre cœur, conté avec d'autres mots, noté et montré autre chose : la procession de la fête-Dieu, déroulant sa « théorie miraculeuse » de cuivres et d'ors, de soldats et d'anges, d'oriflammes et de châles brodés, « dans la mer de boutons d'or et de myosotis des prairies » ; les femmes se hâtant vers les maisons qui, les jours de fête, exhalent « la chaude odeur beurrée des kruchlini », et où la mère « taille la viande salée » ; les chalets « de poutres de mélèze, rongées, fondues jusqu'à la fibre par le gel, la neige et le soleil » ; le mur ensoleillé, le mur crépi contre lequel on essaie « de faire venir des tomates » ; le vicaire arrosant ses salades, et le cordonnier graissant et ferrant ses brodequins dans son échoppe ; les lourdes chaussures qu'on met, à la paysanne, « assis au pied de l'escalier, sur la dernière marche », en forçant, « talon sur la terre battue du sol » ; « l'heure du bon matin sonnée par les clochettes des chèvres », les moutons qui rentrent « avec

un trottement de pattes sèches ». C'est le Zermatt des Zermattois, la vieille rue étroite à laquelle « l'odeur de fumier, de volière, de fourrage engrangé et de corne brûlée, le chant de la poule qui vient de pondre » gardent « son atmosphère paysanne » ; mais c'est aussi le Zermatt cosmopolite, le Zermatt des bars et des bazars, de la petite coiffeuse blonde, des touristes en short et de l'orchestre tyrolien, le Zermatt repeint à neuf, fleuri de géraniums, avec les serveuses aux robes vives, l'ours de bois porteur de tout un attirail de lunettes et de souvenirs, les tourniquets de cartes postales, les éventaires de crèmes à brunir et les étales d'équipements, le Zermatt ayant « brûlé ses forêts dans ses poêles, et condamné à l'hôtellerie des étés, des hivers ». Tout est criant de vie, jusqu'aux plus discrètes silhouettes, le curé Maurer, le docteur Steuri, la petite fiancée Wielanda, l'infirme du musée alpin, jusqu'aux plus indiscretes, telle l'excentrique Américaine obligée du bar ; tout cela s'agite, fait une comédie en cent actes divers, dont la trame est cependant d'une solidité digne des étoffes tissées sur les métiers de la vallée, et dont l'intérêt ne s'éparpille pas un seul instant. Quant à la vérité du document « technique » sur la haute montagne, et sur l'ascension, j'en laisse juges ceux qui l'ont faite, je vous en laisse juges, mes amis qui l'avez faite. Mais je crois, ici encore, qu'il n'y aurait pas la « sensation » de cette vérité sans la vérité...

Quoi qu'il en soit, c'est à ce livre que je penserai, c'est ce Matterhorn-là que je reverrai lorsque je me recueillerai, au pied du mur du cimetière dormant entre le couvent gris des capucins et les vignes dorées du coteau, sur cette tombe que je sais, où reposent les restes de ces trois amicales jeunes vies en fleurs, précipitées, brisées, dispersées elles aussi dans l'abîme de la paroi nord, de la paroi noire, verglässée et vertigineuse, — c'est à ce livre, à ce « Matterhorn » que je penserai lorsque je me remémorerai Zermatt, mon lointain berceau...

Jean GRAVEN

NOTE : A propos de « l'histoire de la corde », qu'on me permette de verser une pièce au dossier. Quand je dis « verser une pièce », c'est symboliquement, hélas ! je ne l'ai plus. Disons donc : un témoignage, une tradition orale.

On sait le drame de la conquête du Cervin, le 14 juillet 1865. Le livre nous le rappelle : « Les sept hommes de la cordée victorieuse, dans l'ordre, Croz, Hadow, Hudson, Douglas, Taugwalder père, Taugwalder fils et Whympfer, entreprenant ensuite la descente. Hadow glissant soudain, pieds en avant. Le guide Croz frappé par les pieds de Hadow à la nuque, et abattu comme une quille,

partant la tête la première. Hudson et Lord Douglas, arrachés par la brusque traction de la corde sous le poids des deux précipités, les suivant dans l'abîme... La corde cassant net entre Lord Douglas et le vieux guide Taugwalder cramponné au rocher, et sauvant ainsi, avec lui-même, son fils Peter et Whymper ». On sait aussi la suite, « le raconter qui a survécu à toutes les réhabilitations » : « L'opinion, émue par la catastrophe, avait ajouté des dessous sensationnels au drame » ; elle avait accusé Taugwalder d'avoir coupé la corde qui le rattachait à ses compagnons dérochés. Le souvenir en était resté sur sa tête, l'avait forcé à l'exil. Le responsable en aurait été Whymper lui-même, « avec ses sous-entendus, sa façon détournée de susciter l'infâme soupçon... Il avait dû emporter pas mal de remords dans la tombe ».

A entendre les guides, nous dit Peyré, les deux Taugwalder avaient philosophiquement supporté cette « histoire de journalistes ». Le vieux « ne s'en inquiétait pas beaucoup... N'eût été la pleurésie qui l'avait emporté, sur le chantier de l'hôtel du Lac Noir, à son retour d'Amérique, il aurait vécu cent ans, bien en paix avec sa conscience ». Quant à son fils, « il prenait tranquillement son verre. Et il écoutait. Il écoutait ceux qui n'y étaient pas, et qui racontaient tout de même ». Et — « défaut de mémoire, ou stupeur » lors du tragique et rapide événement ? — « il s'était tu le reste de sa vie ».

Or, voici ce que je sais. Peter Taugwalder ne s'est pas toujours tu.

Mon père, jeune notaire et député de la vallée, se trouvant vers les années 1889 ou 1890, sauf erreur, au même hôtel du Lac Noir où il passait des vacances en servant de secrétaire, l'a bien connu. Il avait sa confiance. Et Taugwalder, le fils, le petit porteur de l'ascension dramatique de jadis, lui en avait fait le récit. Il lui avait aussi fait don du livret de guide de son père. Et ce livret portait, écrit et signé de la main de Whymper, un témoignage formel à la loyauté du vieux Taugwalder. Je n'en sais pas la forme ni les termes, mais je puis certifier le fait. Ce témoignage émouvant et historique, mon père, pour concourir à cette « réhabilitation » du vieux Taugwalder injustement et injurieusement soupçonné, et, avec lui, de sa corporation et de sa vallée, l'avait placé sous vitrine dans le salon de l'hôtel du Lac Noir. On l'y a malheureusement dérobé. Etrange coïncidence d'un même lieu deux fois fatal, et jusqu'après sa mort, au vieux guide...

Dans quel coffret d'Angleterre ou d'Amérique repose aujourd'hui la relique précieuse, qui devrait être en ma possession, et dont j'aurais aimé transcrire ici, et vous montrer, Peyré, le texte authentique ?